# CHAPITRE XV

CONQUÊTES DE SALADIN — SIÈGE DE SAINT-JEAN-D'ACRE
(DE 1189 A 1190)

Au point où nous sommes parvenus dans le récit des guerres saintes, les événements se pressent de tous côtés, et la multitude des faits accomplis dans le même temps devient un embarras pour l'historien. La narration ne saurait garder ici avec une précision sévère l'ordre des dates; il faut tantôt avancer, tantôt revenir sur ses pas, pour que les diverses séries des faits soient présentées sans confusion.

Pendant que l'Empire retentissait des prédications de la croisade contre Saladin, vainqueur de Tibériade et de Jérusalem, les armées du sultan continuaient leurs invasions dans les États chrétiens. Cependant une ville arrêta tout à coup les forces réunies du nouveau maître de l'Orient; les habitants de Tyr avaient juré de mourir plutôt que de se rendre aux musulmans; cette généreuse détermination était l'ouvrage de Conrad, fils du marquis de Montferrat, arrivé au moment où la ville épuisée songeait à demander une capitulation à Saladin. Conrad prit le commandement de la place, agrandit les fossés, répara les fortifications; les habitants de Tyr apprirent sous ses ordres à combattre les armées et les flottes des Sarrasins.

Le père de Conrad, fait prisonnier à la bataille de Tibériade, gémissait dans les prisons de Damas, lorsque Saladin le fit venir près de lui; il voulait se servir du vieux marquis de Montferrat pour désarmer le



brave défenseur de Tyr. Le sultan promit à Conrad de lui rendre son père et de lui donner de riches possessions en Syrie s'il lui ouvrait les portes de la ville. Il le menaça en même temps de faire placer le vieux marquis de Montferrat devant les rangs des Sarrasins, et de l'exposer ainsi aux traits des assiégés. Conrad répondit qu'il méprisait les présents des infidèles, que la vie de son père lui était moins chère que la cause des chrétiens, et que si les Sarrasins étaient assez barbares pour faire mourir le vieillard, il se glorifierait de descendre d'un martyr. Les attaques de Saladin recommencèrent, et la défense des Tyriens fut héroïque. Sur les flots, au pied des remparts, il se livrait sans cesse de nouveaux combats. Partout les musulmans retrouvaient ces héros chrétiens qui les avaient fait trembler tant de fois. Désespérant de prendre la ville de Tyr, Saladin s'en alla attaquer Tripoli, qui le força également à la retraite.

Guy de Lusignan, rendu à la liberté, avait eu la pensée de relever le trône où la fortune l'avait un moment fait asseoir. Après s'être en vain présenté devant la ville de Tyr, qui n'avait pas voulu le reconnaître pour roi, il alla mettre le siège devant Ptolémaïs, à la tête de neuf mille hommes, qu'il était parvenu à rassembler sous ses drapeaux. Ptolémaïs ou Saint-Jean-d'Acre, bâtie au bord de la mer, à l'extrémité d'une vaste plaine, avait, du côté de la terre, de grands murs, des fossés profonds, de formidables tours parmi lesquelles on remarquait la *tour Maudite*. Une digue en pierre fermait le port, et se terminait par une forteresse bâtie sur une roche isolée au milieu des flots. Le siège de Ptolémaïs, qui dura deux ans, commença à la fin du mois d'août 1189. Une flotte montée par des Pisans ferma toutes les avenues de la place du côté de la mer. La petite armée du roi Guy dressa ses tentes sur la colline de Turon, une des collines qui coupent la plaine dans le voisinage de Saint-Jean-d'Acre. Un violent assaut fut livré trois jours après l'arrivée des chrétiens; au rapport d'une chronique, ce premier assaut aurait ouvert l'entrée de la place si la nouvelle de l'approche de Saladin n'eût répandu tout à coup une terreur panique parmi les assiégeants. Douze mille guerriers frisons et danois, une troupe d'Anglais et de Flamands conduits par l'archevêque de Cantorbéry et par Jacques d'Avesnes, vinrent renforcer la petite armée de Lusignan.

Saladin accourut avec son armée; ses tentes couvraient la colline de Kisan et environnaient de tous côtés les tentes chrétiennes. Après divers combats qui n'avaient pu ébranler les chrétiens, le sultan voulut

livrer une bataille générale, un vendredi, à l'heure même où tous les peuples de l'islamisme sont en prière; il avait choisi ce jour et cette heure pour redoubler le fanatisme et l'ardeur de l'armée musulmane. Dans cette bataille, Saladin chassa les chrétiens des postes qu'ils occupaient sur le bord de la mer, et pénétra jusque dans les murs de la place. Il laissa dans la ville l'élite de ses guerriers et revint sur la colline de Kisan.

Chaque jour de nouvelles troupes chrétiennes arrivaient des pays d'Occident; à chaque renfort venu d'Italie, de France, d'Allemagne et d'Angleterre, le camp s'agrandissait; des fossés profonds, des remparts de terre entouraient le camp et lui donnaient l'aspect d'une place forte. Plus de cent mille guerriers se trouvèrent rassemblés devant Saint-Jean-d'Acre, lorsque les puissants monarques qui s'étaient mis à la tête de la croisade s'occupaient encore des préparatifs de leur départ.

Depuis quarante jours les Francs assiégeaient cette place, et sans cesse ils avaient à combattre la garnison ou les troupes de Saladin. Le quatrième jour d'octobre, l'armée chrétienne descendit de la colline et s'étendit dans la plaine en ordre de bataille. Beaucoup de prélats s'étaient revêtus du casque et de la cuirasse. Le roi Guy, devant lequel quatre chevaliers portaient le livre des Évangiles, commandait les Français et les hospitaliers. Conrad, revenu de Tyr pour s'associer aux travaux des chrétiens, conduisait les Vénitiens, les Lombards et les guerriers tyriens. Le landgrave de Thuringe marchait à la tête des Allemands, des Pisans et des Anglais, formant le centre de l'armée. Le grand maître du Temple avec ses chevaliers, le duc de Gueldre avec ses soldats, composaient le corps de réserve; la garde du camp avait été confiée à Jacques d'Avesnes et à Geoffroy de Lusignan. Dès le premier choc, l'aile gauche des musulmans se retira en désordre. Le camp de Saladin fut envahi. Un grand nombre de Sarrasins, poussés par la terreur, s'enfuirent jusqu'à Tibériade.

Maîtres du camp des Turcs, les chrétiens s'étaient répandus dans les tentes pour les piller, et le désordre se mit bientôt parmi les vainqueurs. Alors les Sarrasins s'aperçoivent qu'ils ne sont point poursuivis; ils se rallient à la voix de Saladin, et la bataille recommence. La surprise, l'effroi saisissent la multitude des chrétiens. Mille bruits accrédités par la peur jettent partout le désordre; la foule éperdue n'écoute point ses chefs. Henri de Brienne est renversé de son cheval en voulant rallier ses soldats; couvert de blessures et menacé



de la mort, il poussait des cris qui ne touchaient aucun de ses compagnons fugitifs, pas même son frère Érard de Brienne; le marquis de Tyr, abandonné des siens, dut son salut à la généreuse bravoure de Guy de Lusignan. Jacques d'Avesnes ne sauva ses jours que par le dévouement d'un jeune guerrier qui avait voulu offrir son cheval à son illustre chef. Les chevaliers du Temple avaient résisté presque seuls aux Sarrasins; la plupart d'entre eux périrent; le grand maître, tombé entre les mains des musulmans, reçut la mort dans la tente de Saladin. Ce jour-là, plus de deux cent mille combattants s'étaient heurtés dans la plaine de Saint-Jean-d'Acre.

A l'approche de l'hiver, l'armée musulmane se retira sur les montagnes de Saron, appelées Karouba par les Arabes à cause de la grande quantité de caroubiers qu'on y trouve. Quant aux croisés, restés seuls dans la plaine, ils étendirent leurs lignes sur toute la chaîne des collines qui entourent Ptolémaïs. Les chrétiens creusèrent des fossés au penchant des collines dont ils occupaient les hauteurs; ils élevèrent autour de leurs quartiers de hautes murailles, et leur camp fut tellement fermé, dit un historien arabe, que les oiseaux pouvaient à peine y pénétrer. Les torrents de l'hiver couvraient la plaine. Les croisés n'avaient plus à craindre d'être surpris par l'armée de Saladin, et poursuivaient sans relâche le siège de Ptolémaïs; la garnison de la place ne pouvait plus se défendre longtemps sans le secours de l'armée musulmane.

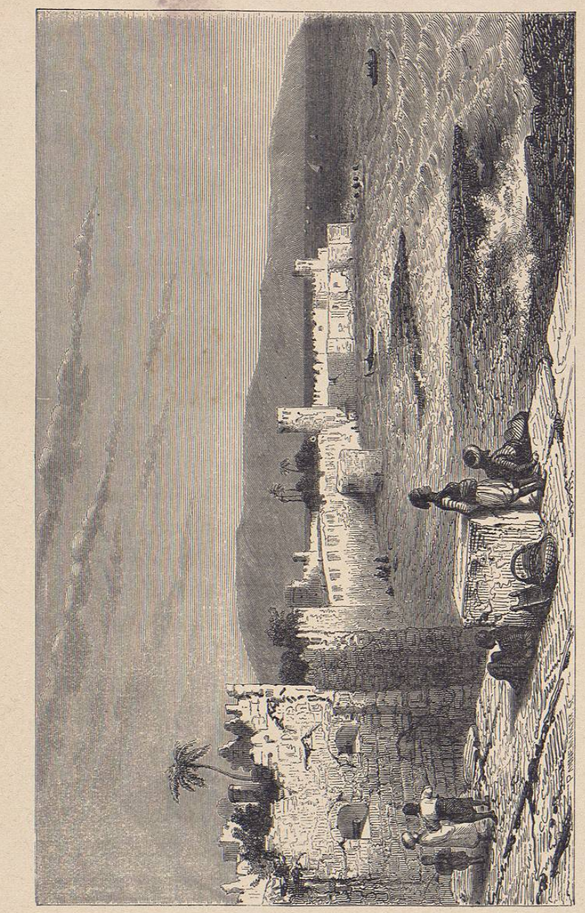
Au retour du printemps, plusieurs princes musulmans de la Mésopotamie et de la Syrie vinrent se réunir sous les étendards de Saladin, qui descendit des montagnes de Karouba et traversa la plaine à la vue des chrétiens, enseignes déployées, au bruit des timbales et des trompettes. Alors de nouveaux combats furent livrés. Pendant l'hiver, trois grandes tours roulantes avaient battu les murs de Saint-Jean-d'Acre; dans une bataille générale, ces machines furent réduites en cendres par un nouveau feu grégeois dont l'inventeur était un habitant de Damas; l'incendie de ces grandes tours consterna l'armée chrétienne; le landgrave de Thuringe, désespéré, retourna en Europe.

Aucun repos n'était donné aux assiégeants. Les étendards des deux religions luttaient ensemble sur mer comme sur terre; les vaisseaux européens et les vaisseaux musulmans, chargés d'armes et de vivres, se livraient de rudes attaques dans la rade de Ptolémaïs; la victoire ou la défaite apportait tour à tour l'abondance ou la famine dans la

ville ou dans le camp des chrétiens. D'un autre côté, les rives du Bélus, les alentours des collines de Turon, de *Mahameria* et de Kisan retentissaient chaque jour du choc des armes et du tumulte des batailles. Un char sur lequel s'élevait une tour surmontée d'une croix et d'un drapeau blanc servait de point de ralliement aux chrétiens et les conduisait au milieu des combats. L'armée des Francs montrait plus de bravoure que de discipline; l'ardeur du butin entraînait les chrétiens loin des rangs, et leurs chefs, manquant d'autorité, ne pouvaient les contenir. Saladin, plus respecté des siens, profitait souvent du désordre et de la confusion des croisés pour les combattre avec avantage et leur arracher la victoire.

Le bruit de la prochaine arrivée de l'armée de l'empereur d'Allemagne s'était répandu en Orient. Saladin, effrayé, envoya des troupes au-devant d'un aussi redoutable ennemi; plusieurs princes musulmans quittèrent le camp de Saint-Jean-d'Acre pour aller défendre leurs États menacés par les pèlerins qui arrivaient d'Occident. Les croisés, craignant que les Allemands ne vinssent partager avec eux la conquête de Ptolémaïs, pressèrent les chefs de donner le signal d'une bataille; l'affaiblissement du camp de Saladin leur paraissait un moment favorable pour frapper les derniers coups. Les princes et le clergé cherchèrent à réprimer une imprudente ardeur: vains efforts! le jour de la fête de saint Jacques, la révolte et la violence ouvrent toutes les portes du camp, et bientôt la foule des chrétiens couvre la plaine. Cette multitude se précipite dans le camp de Saladin; les musulmans, saisis d'effroi, cèdent d'abord à cette impétueuse attaque. Mais tandis que les chrétiens se laissent emporter à la soif du pillage, les Sarrasins se rallient et viennent surprendre les vainqueurs, occupés à dépouiller la tente de Malek-Adel, frère de Saladin.

Le glaive des Turcs fit expier aux chrétiens leur rébellion et leur cupidité. « Les ennemis de Dieu, dit un chroniqueur arabe, osèrent entrer dans le camp des lions de l'islamisme; mais ils éprouvèrent les effets terribles de la colère divine; ils tombèrent sous le fer des musulmans comme les feuilles tombent en automne sous les coups de la tempête. » — « Neuf rangs de morts, dit un autre auteur arabe, couvraient le terrain qui s'étend entre la colline et la mer; chaque rang était de mille guerriers. » Une sortie de la garnison de Ptolémaïs dans le camp des croisés avait achevé le malheur de cette journée; les tentes des chrétiens avaient été dépouillées; un grand nombre de femmes et d'enfants restés sans défense avaient été emmenés par les musulmans.



Saint-Jean-d'Acre (Ptolémaïs).